

## Chronique littéraire Radio Antipode

23 et 25 septembre 2011

FM 94.1 (Centre Brabant wallon) – 94.2 (Nivelles) – 94.9 (Waterloo).

Vendredi 7h15 – 10h15 et Dimanche 12h15

Eric Brucher [eric.brucher@antipode.be](mailto:eric.brucher@antipode.be)

*Cheyenn*, François EMMANUEL, Le Seuil, 2011.

La qualité d'un livre ne se mesure évidemment pas à sa quantité de pages. *Cheyenn*, le dernier roman de François Emmanuel, publié en cette rentrée au Seuil, possède la brièveté dense et fragile des vérités humaines. Un roman magnifique qui sonde l'humanité blessée de nos villes complexes, et renvoie à toutes nos solitudes et nos indifférences.

Cheyenn, surnom de Sam Montana-Touré, un sans abri métisse accoutré en Indien. Cela ferait rire peut-être s'il n'y avait son regard fixe et tremblant face à la caméra, capté subrepticement et comme en lisière à l'occasion d'un documentaire sur les sans abris, avant qu'il ne se replie dans sa piaule sordide au fond d'une filature désaffectée. 34 secondes de pellicule hésitant entre ridicule et tragique, épouvante et solennité. Hanté par cette ombre délabrée, l'annonce dans la presse de sa mort criminelle incite le narrateur-cinéaste à entreprendre un second documentaire. Chercher, de cet homme, l'humanité ratée dans le premier film – réparer ce qui tenait peut-être alors du voyeurisme. Lui rendre de manière posthume et tandis qu'il en ignore tout une identité que son attirail d'Indien rendait méconnaissable. Il s'agit bien de ne pas sombrer dans le 'fait de société' ou l' 'accident social', ni de réaliser une enquête parallèle à celle de la police, mais de connaître un être humain. Et comprendre comment un homme peut perdre tout lien avec le monde, chercher ces liens et *les traces éparpillées dans les mémoires qu'il faut sans cesse arracher au néant*.

Dans cette tentative obstinée à donner à voir ce que nous ne pouvons voir, davantage que la relation ambiguë au juge d'instruction ou emplie de menace avec des *skinheads*, la parole de Mauda Mancini surtout nous trouble. Mauda qui avait connu Sam lorsqu'il était *quelqu'un*, dit-elle, *qu'une femme peut aimer*. Auprès de qui on découvre la folie de Cheyenn, lui qui portait *le rêve de la tribu primitive* au cœur des villes monstrueuses. Cheyenn entouré d'objets absurdes ou porteur de ce sac retrouvé sous les piles d'un pont, sac-médecine des anciens cheyennes d'Amérique, gardien des reliques du corps social éparpillé – comme s'il avait cherché à reconstruire le rêve du temps où nous étions tous unis dans le monde, croyant *porter sur ses seules épaules toute la destinée des hommes*.

Tout autant que la vérité cherchée de Sam, c'est la vérité humaine du déroulement de l'enquête qui importe. Vérité pudique et frémissante, inquiète, marquée par les tremblements d'une confiance qui hésite à livrer un aveu, révéler une intimité. Et l'écriture en 'trouble artistique', obstinée et comme chancelante, nous envoûte dans la rencontre de ces hommes de nulle part, les derniers hommes sauvages des territoires urbains peut-être, parmi les friches industrielles et les chantiers, la ville souterraine et les terrains vagues.